

Un dîner en ville

Michèle Mailhot

Volume 7, numéro 4 (40), juillet-août 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59977ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mailhot, M. (1965). Un dîner en ville. *Liberté*, 7(4), 376-383.

Un dîner en ville

Le choc, Nicole l'a eu un soir de "grande sortie". Elle portait cette robe de taffetas noir qui fait son désespoir et la joie de son mari. Comment aller jouir d'un bon repas, l'estomac ainsi sanglé ? Simple détail qu'elle soumet à Paul. Il ne doute pas un seul instant que sa femme puisse être fort mal à l'aise mais chérie tu as de si belles épaules, la gorge si pleine, ce serait un péché... Pour ce mot gentil Nicole est prête à enfiler tous les cilices.

Le fait est que cette robe lui sied vraiment bien : la jupe en tuyau la force à faire pivoter la jambe au lieu de l'avancer, la taille très ajustée lui fait rentrer le ventre et retenir son souffle et le décolleté, prodigieux, la dresse droite sur le bout de sa chaise comme une inquiète porteuse d'eau. Pourra-t-elle dîner, relaxer, danser ? Ce sont des questions qui ne se posent pas à cette heure de suprême élégance.

Avant de quitter la maison, les enfants lui ont d'ailleurs fait le même coup. Maman, tu es belle. Comment rejeter la sagesse qui coule de leur bouche comme du miel ? (Oublie-t-elle sciemment, à cette heure d'agréable vérité, certaines autres manifestations spontanées de leur sens esthétique naturel ? Le crucifix de plastique argenté fixé à la tête de leur lit, les monstres mauves rangés en bataille autour d'une tarantule géante alunie sur une boule de papier de plomb, la couleuvre de caoutchouc délicatement posée sur un tapis de verdure en papier sablé, tous ces objets d'art sur la commode tapissée d'images, de slogans, d'invocations et qui prend l'allure d'un coffre hallucinant ayant traversé terres, mers et ciels aux mains de multiples brigands pour aboutir dans cette chambre, pour d'autres voyages à venir, non moins terrifiants. Quelle course au trésor Nicole suggérera-t-elle à ses enfants ? Elle ne sait plus

quels paradis il faut maintenant leur vanter tant elle craint l'enfer qu'ils masquent toujours.)

— Ouf ! Tu crois qu'il faudra faire la queue longtemps ?

— Je t'emmène dans le meilleur restaurant : il est normal qu'on attende un peu.

— C'est curieux, à voir tout ce monde ici on croirait qu'il n'y a plus que ceux qui n'ont rien à manger qui dînent encore à la maison.

— Je pensais te faire plaisir en t'invitant.

— Je ne critique pas, je note.

— Tes réflexions sont d'un tact, d'un à-propos !

Ses souliers montés sur des aiguilles la font souffrir et elle se balance sur un pied, puis sur l'autre.

— Arrête : la salle des dames est là, juste à côté.

— C'est les pieds. Des souliers dernier cri, aie ! à la chinoise : j'ai les orteils croisés.

Impatienté, il marche, souple, élégant, dans ses beaux souliers italiens, ses pantalons bien droits (il porte les bretelles pour n'être pas gêné par une ceinture à l'heure du gueuleton), un cigare aux lèvres. Beau, à l'aise, puissant, sûr.

— Donne-moi une cigarette s'il te plaît.

— Je n'en ai pas, pourquoi n'as-tu pas apporté les tiennes ?

— Où veux-tu que je les mette ? Tu as vu mon sac ? Juste la place pour les cachets d'aspirine. Je voudrais tant m'asseoir !

— Ça ne sera plus long maintenant. Viens voir les vitrines.

Aucun risque, la bijouterie est fermée. Mais c'est là qu'elle a eu le choc, son chemin de Damas, ses voix, son illumination.

Suspendue à un fil, juste au-dessus des rutilantes alliances, une tête d'Amazone réduite. Tout y est : cheveux, dents, peau jaune, une minuscule monstruosité qui se balance en grimaçant.

Il la regarde, désolé.

— Tu vois mes vêtements, comment je suis coincée là-dedans ? Et bien, c'est pareil pour la tête. Des pressions s'exercent, je les sens qui m'écrabouillent le crâne, petit à petit, chaque jour. Dans dix ans, j'aurai la cervelle comme une noix séchée.

— Tu es certaine qu'elle ne l'est pas déjà ?

Le maître d'hôtel les appelle mais Nicole se jure que la partie n'est que remise.

L'atmosphère du restaurant est tout à fait exotique : huttes de paille, musique de serpent-caramel, cascades, garçons

au visage de lune lointaine et froide, coquetels fleuris de gardenias : parfum, saveur, couleur, fraîcheur, versés dans une même coupe. Nicole regarde, hume, touche, savoure. Trois fois elle rend hommage à ce coquetel, miracle de civilisation. L'alcool produit toujours le même effet sur elle : celui d'un soleil sur une rivière gelée. Nicole se réchauffe puis se met à parler sans arrêt, véritable débâcle de glaces intérieures qui fait l'eau bondir et se précipiter contre le rivage en brusques échappées. Paul, tel un propriétaire riverain, observe sans surprise ni lassitude cette eau bouillonnante qui ne tardera pas à reprendre son lit. C'est la saison qui veut ces débordements. Parfois la rivière exagère et vient ravager les belles platés-bandes mais il ne s'énerve pas pour si peu. Le spectacle de l'eau affolée, puis rassagée, témoigne plus d'une faiblesse que d'une force authentique laquelle ne s'épuise pas en soubresauts coléreux et brefs mais se réserve au contraire pour de plus sobres et plus fermes offensives. Slowly but surely, dit-il toujours en anglais, comme s'il lui suffisait d'emprunter la langue des brumes pour apaiser les étourderies du soleil.

Il mange, boit, sourit. Ses jambes allongées sous la table rejoignent les aiguilles plantées à la verticale. Nicole s'énerve. Aussitôt que son mari menace d'être trop heureux, elle s'inquiète comme s'il puisait sa paix à même ses maigres réserves à elle.

N'est-ce pas vexant ? Lui, il a tout réglé sa vie, ses émotions, ses espoirs : une âme en mots croisés, avec des carrés noirs et blancs, précis, acceptés, rassurants, alors qu'elle s'attarderait surtout aux petites bornes noires posées là d'une manière qui lui paraît tout à fait fantaisiste. On n'a qu'à faire sauter un carreau pour changer entièrement le problème. . .

- Tu fumes trop.
- Qu'est-ce que ça fait ?
- Ça enlève le goût des aliments.
- Je n'aime pas manger.
- Tu aimerais si tu savais comment.
- Je ne sais rien comment. Paul, je veux travailler.
- Pourquoi faire ? Des millions de personnes travaillent pour se payer des vacances et toi tu es en vacances perpétuelles.
- J'en ai assez.
- Bon, je t'apporterai des dossiers à vérifier. Tu veux remplir combien d'heures par jour ?

— Tu ne comprends rien. Je ne veux pas remplir des heures mais... mais...

Ciel ! elle a failli échappé un mot ridicule : s'épanouir ! Elle retrouve vite un terrain plus adulte :

— ...réaliser quelque chose. Ne pas attendre la fin du monde les mains croisées sur une âme pétrifiée. J'aimerais participer à la vie des autres, m'accorder au mouvement de la ville. Hier, en faisant des courses, je me suis assise à une terrasse et j'ai regardé la foule. Tu as déjà prêté attention aux mouvements de la foule ? C'est beau. On dirait une grande âme qui forge une oeuvre immense à mille bras fondus dans une seule foi. Même le portier de l'hôtel, je l'enviais. Il connaissait tout le monde, s'informait, souriait, s'affairait, ouvrait la porte d'un geste solennel comme s'il se fût agi d'un paradis dont il aurait eu la garde. Le soir, je suis certaine qu'il devient triste en ouvrant la porte de sa maison.

— Moi je te parie qu'il est soulagé.

— Pourquoi rentres-tu toujours si tard alors ?

— Je ne ferme pas la porte de mon bureau quand je veux.

— Et il y avait les serveuses. J'aimerais les voir se hâter avec des plats en équilibre, taquinées par les hommes, scrutées par les femmes. Elles avaient une présence mouvante comme des fleurs bousculées par le vent.

— Faudra que tu me donnes le nom de ce paradis...

— Et les clients. Des hommes attablés qui discutaient en prenant du vin ; quelques secrétaires, jeunes, bien coiffées, que j'imaginai se racontant leur aventures amoureuses tellement leurs yeux brillaient. Puis une très vieille femme est entrée qui s'est mise à choisir son menu à l'aide d'une grosse loupe qu'elle promenait ensuite sur un journal du matin. Tu imagines ? Quatre-vingts ans au moins, minuscule, presque aveugle, recroquevillée et présente néanmoins à l'actualité dont elle n'est plus. Un pou têtù cramponné sur la terre chaude.

Moi j'étais là, seule, les mains vides, la tête vide, le coeur vide, à regarder couler la vie avec cette magnifique générosité, cette force inlassable, comme si l'engrenage m'avait oubliée en route. Un homme s'est assis seul à ma gauche. J'avais envie de lui parler, rien que pour le plaisir d'échanger quelque chose avec quelqu'un.

— Echange, colloque, conjoncture, tu es dans le vent. Falait coucher avec lui tout de suite pour être tout à fait moderne.

“Voilà que je suis devant lui et que nous deux, qui devrions être si près, nous ne pouvons correspondre. Qui est cet homme, mon mari ? Le plus loin, le plus inaccessible de tous, le plus étranger qui, tout à l’heure, me fera l’amour ? Faire l’amour comme, exactement, faire la vaisselle ou faire les comptes. Des gestes incorporés. “Paul and Nichol, married Ltd” Associés pour le commerce, pour la vie. Ce n’est ni un mal, ni un bien, ce peut être l’un ou l’autre. A moins que ne soit toujours l’un et l’autre.

— Madame pense ?

C’est vrai, il est encore là. Après tout, peut-être Paul a-t-il raison. Il se pourrait que la vie soit cela, rien que cela, des jours blancs verticaux à remplir, des jours noirs horizontaux à dormir. Un prodigieux baillement vient entériner ce point de vue.

Nicole se sent bien tout à coup; un peu triste, mais de cette tristesse douce et tâtilonne qui vacille entre les choses rêches sans s’y heurter. Le moment où il ne faut rien dire et rien entendre tant on sait ce joyeux équilibre précaire. Une vraie joie entraînerait le délire et un vrai chagrin le désespoir. Il faut effleurer la vie d’une aile soyeuse, pour la seule grâce du geste, éviter la moindre secousse.

“Je suis bien, extraordinairement bien. Je voudrais rester accrochée comme cela, nulle part, au ciel ? J’entends à peine les bruits d’en bas, je ne sais plus les rudesses, j’ai oublié les malaises, je flotte dans la musique et les couleurs et je sens ma vie affleurer partout, comme une caresse profonde qui viendrait de l’intérieur de moi-même. C’est cela, ma vie me caresse, je me sens bien dans ma peau. Dehors et dedans, c’est tout un, une tendresse de part en part, dans les deux sens...”

— Alors, tu commences quand ?

Elle tombe des nues :

— Quoi, quand ?

— A travailler.

— Demain.

Paul s’amuse beaucoup. Il la décrit allant de patron en patron, à quémander la “misère”. Nicole sourit comme une enfant à qui on raconte une belle histoire d’ogres.

— Il faut aussi envisager la concurrence, toutes ces jeunes filles de vingt ans, dactylos jusqu’au bout des doigts.

Nicole sourit toujours : c'est le chapitre stimulant des princesses rivales.

— Sans oublier l'horaire impitoyable, le pénible trajet en autobus. La forêt pleine de méchants loups. Les heures excitantes. . .

— Et puis, et puis, il y a moi. . .

— . . . (Lui ?)

— Oui, moi, tu ne seras plus là.

C'était le prince charmant !

— En effet, je ne serai plus là pour t'attendre.

— Les enfants alors. . .

— Avec le prestige dont on entoure le métier de ménagère je pourrai aisément trouver quelqu'un qui ne désirera rien de mieux que. . .

— Autre illusion : les servantes sont devenues introuvables.

Naïve :

— Pourquoi ?

Paul s'est-il trompé d'argument ? Il ne peut alléguer les salaires, la liberté, les heures de travail, l'ambiance. Alors ?

— Pourquoi ? mais parce qu'elles se marient et s'occupent de leur maison à elles, comme tu devrais le faire, en t'y plaisant.

— Je m'y plais, mais pas tout à fait.

— Pourquoi ?

Nicole ne déteste rien autant que ces questions d'exams genre élève — déballe — d'un coup — ton-par-coeur. Ce n'est pas un mot mais son être entier qu'il faudrait livrer, d'un coup, et laisser Paul chercher lui-même sa réponse dans ce fouillis d'entrailles et de cervelle, d'amour et d'égoïsme, d'esclavage et de liberté qui s'appelle Nicole, épouse, mère, heureuse, malheureuse, perdue, retrouvée, toujours prête à se perdre pour être mieux retrouvée.

— Tu poses des questions auxquelles il est impossible de répondre.

— Une tête bien organisée sait toujours répondre aux questions qu'elle se pose. Car ces questions, je les tiens de toi.

Il faudrait lui dire. . . (mais comment ? ah ! que n'ai-je appris à raisonner à l'école. J'apprenais quoi ? A vivre pour lui tandis qu'il apprenait à se passer de moi. De la bouche des maîtres qui avaient choisi de ne pas choisir la femme, il apprenait à se résigner au mariage s'il n'était pas appelé à une

plus noble vocation, à accepter cet "être de péché", ce quelque chose "de déficient et d'accidentel" versé en des formes si dangereusement exquises. Méfiez-vous ! Nous, nous lisons les vierges sages et les vierges folles. Nous attendons toujours l'époux, la lampe à la main tandis qu'il marche "sur le chemin des étoiles"), il faudrait lui dire cela justement qui fait qu'ils ne parlent plus le même langage.

Nicole ne sait plus, ou plutôt si, elle sait, mais confusément, et sa confusion rejoint l'image d'une femme de jadis, assise à broder tandis que son mari, dans la pièce voisine, forge des chandeliers superbes. Hier encore, à l'école, elle apprenait à broder; mais lui, il forgeait des fusées.

— Paul, nous ne sommes pas de la même époque. J'essaie de m'ajuster à la tienne, sans trop de goût, et tu ne comprends pas.

— Ma pauvre chérie, tu te compliques la vie pour rien. Vivre, ce n'est pas si difficile. Viens danser, je vais te montrer.

Ils ont dansé longtemps, unis, seuls, réconciliés, heureux. L'espace d'une heure, dans un restaurant exotique.

Michèle MAILHOT